

La tentation de l'enfermement

GUILLAUME ASSELIN, *Bunkers. L'archipel de la peur*, Montréal, Nota Bene, collection Penser avec les mains, 2020, 270 pages

Françoise Bouffière

Volume 15, numéro 2, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95361ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouffière, F. (2021). Compte rendu de [La tentation de l'enfermement / GUILLAUME ASSELIN, *Bunkers. L'archipel de la peur*, Montréal, Nota Bene, collection Penser avec les mains, 2020, 270 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 15(2), 10–12.



La tentation de l'enfermement

Françoise Bouffière
Orthopédagogue

GUILLAUME ASSELIN

BUNKERS. L'ARCHIPEL DE LA PEUR

Montréal, Nota Bene, collection
Penser avec les mains, 2020,
270 pages

Voici un essai fascinant, né d'une idée simple: nos structures de sécurité érigées pour nous protéger des dangers prennent des proportions démesurées qui nous empêchent d'accueillir la vie. Cette idée, l'essayiste la décline sous tous les modes et tous les temps avec un style fluide qui éclaire «notre humaine difficulté à se mettre à nu et à aller à la rencontre de l'inconnu sans ressentir le besoin d'interposer entre le réel et soi une infinité d'écrans et de structures qui en travestissent et en obscurcissent la nature» (p. 10). Guillaume Asselin explore nos refuges en s'appuyant sur la littérature: des romans ou des films, tous analysés dans le but de comprendre le sens du syndrome d'enfermement.

Sans nier qu'il soit naturel pour les humains d'assurer leur survie, l'auteur dépeint au début de son essai un Robinson Crusoe, «qui s'entête, pendant des années, à construire, à organiser, charpenter, cimenter» pour mieux se protéger (p. 19), le livre de Daniel Defoe se donnant à lire «comme un manuel à l'usage des fabricants de forteresses» (p. 20). À la fin de l'essai, en guise de porte de sortie, il oppose au Robinson de Defoe celui de Michel Tournier (*Vendredi ou les limbes du pacifique*) soit un naufragé qui délaisse ses murs pour jouir de l'existence telle qu'elle s'offre à lui.

Le syndrome d'enfermement est défini sous trois dimensions qui structurent l'ouvrage: le politique, le social et le psychique. Politique, l'enfermement devient emmurement à coup de tonnes de béton, de kilomètres de barbelés ceinturant des territoires interdits aux étrangers. Sans nier la nécessité des frontières, l'auteur constate que les murs se multiplient entre les pays: «De la petite dizaine de murs que l'on comptait au lendemain de la Seconde Guerre, on est passé à près de 70, dont les trois quarts ont été construits dans la foulée des attentats du 11 septembre 2001, à raison d'une nouvelle annonce par trimestre.» (p. 27) Il se réfère du même coup au roman de Jean-Christophe Ruffin, *Globalia*, nous amène sous une cloche de verre dans un monde où tout est prévu, calibré à en mourir d'en-

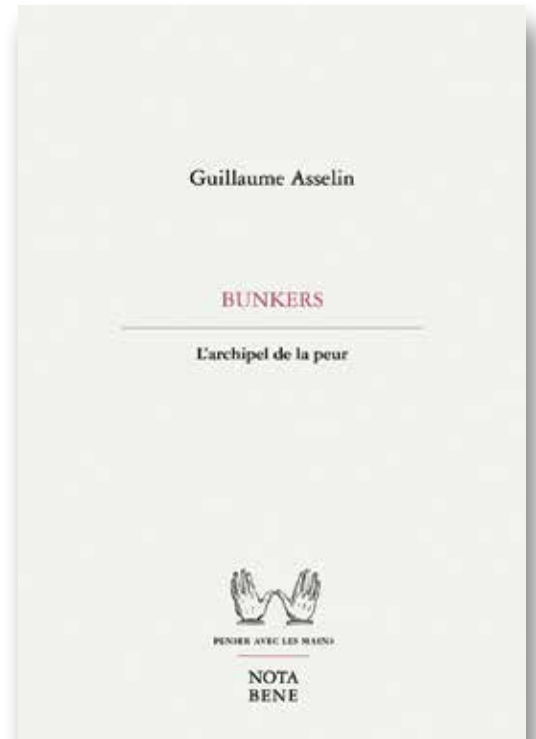
nui. Sous terre, les bunkers s'enfouissent de plus en plus profondément pour contrer la peur que font planer les guerres nucléaires, bactériologiques, ou chimiques. Des *fictions* nées de cette peur (dont *Le Silo* œuvre de Hugh Howey) s'enracinent dans la réalité beaucoup plus qu'on le croit, nous dit-il. En effet, on compte, aux États-Unis «plus de 200 silos à missiles hérités du temps de la guerre froide» et «au milieu du Kansas, il a été construit un gratte-ciel inversé d'une capacité de 70 occupants avec tout le confort imaginable et toutes les mesures de sécurité

Pour surmonter la peur qui conduit au bunker, il faut descendre jusqu'au noyau dont elle origine, s'engager corps et âme en suivant la vie là où elle nous mène, telle qu'elle est dans l'instant, en s'ouvrant à l'expérience, à la nouveauté, à l'inconnu donc! C'est la porte de sortie offerte par l'essayiste.

possibles» (p. 64).

Socialement, l'enfermement est une mine d'or pour une société de consommation qui sait y répondre. Dans une critique du *cocooning*, l'auteur évoque «cette conversion du condo en casemate [...] qui apparaît, à maints égards, comme un système immunitaire à degré d'étanchéité variable, auquel on confie la tâche de filtrer les sollicitations extérieures» (p. 88). Le lecteur de *Bunkers* aura du mal à entrer chez IKEA sans penser à Guillaume Asselin qui qualifie son fondateur de «promoteur du nouvel évangile domiciliaire». La critique est féroce. Là encore, l'essayiste ne nie pas le besoin d'aménager son appartement pour en faire un lieu accueillant; ce qu'il déplore c'est qu'on puisse «se définir à travers son décor en cherchant, comme le narrateur de *Fight Club* et les groupies d'Ikea, l'ensemble de salles à dîner le mieux à même de définir sa personnalité» (p. 85).

Notre société a l'art d'amalgamer l'être et l'avoir. Nous le savons tous, mais Guillaume Asselin développe ici diverses idées fort intéressantes à savoir qu'«aménager notre ameublement de façon un peu trop obsessive masque la négligence dont on se rend coupable à l'endroit de notre âme qu'on ne sait précisément plus habiter» (p. 85). L'essayiste se réfère par la suite au film, *Panic Room* réalisé par David Fincher. Il en fait l'emblème de «la séquestration que l'on s'impose à soi-même dans la crainte de l'autre et des prétendues menaces du



dehors» (p. 95). Les radios-poubelles ne sont pas en reste dans l'art d'alimenter nos peurs, renforçant le besoin de protection pour tous ceux qui ne l'ont pas en eux. L'invitation à la pensée unique qui y est propagée est un enfermement de plus: intellectuel cette fois.

D'autres lieux, d'autres bunkers, telle «L'église cathodique», nous tiennent captifs, cyberdépendants aux jeux vidéo et à tous les GAFA de ce monde. Asselin a des mots durs justes à leur endroit quand il parle de «solitudes agrégées» et d'aliénation. Rivés sur nos écrans, le corps s'estompe. En reprenant une idée centrale du psychanalyste Didier Anzieu, «à savoir que le refoulé, c'est le corps, un corps sensoriel et moteur», Guillaume Asselin dénonce cette mort du corps au profit des technosciences. Il conclut son chapitre par cette sinistre constatation: «trois siècles de pensées mécanistes auront suffi à amputer l'Homo faber de son ascendance de sang, de nerfs, de souffles, de chaleur [...] pour se voir faire naufrage et s'ajouter à la longue liste des espèces en voie d'extinction, au rang des bêtes qu'il a lui-même condamnées» (p. 118).

Sur le plan psychique, l'enfermement est plus subtil, mais aussi néfaste. L'auteur l'aborde sous différents angles: «Le refuge de la maladie», «La cuirasse caractérielle» et «Le for intérieur». C'est Hans Castorp, personnage central de *La montagne magique*, de Thomas Mann, qui est choisi pour illustrer ce que peut être la tentation du repli dans la maladie. Dans «L'enfermement caractériel», l'essayiste mène un réquisitoire contre tous ceux qui se tiennent à l'écart de la vie et de ses vicissitudes. Il convoque alors Friedrich Nietzsche et Fédor Dostoïevski dans *L'homme du sous-sol*, personnage qui ne veut pas du bonheur, refuse de se soigner, se terre avec ses livres. Ces «cuirasses



Bunkers

suite de la page 10

caractérielles » sont définies comme un mécanisme de défense du moi qui aurait pour but d'éviter de sentir le corps. La cuirasse peut également avoir pour but de se protéger du corps d'autrui susceptible de nous infecter. À ce sujet, Guillaume Asselin nous renvoie habilement à cette nouvelle de Tchekhov, *L'homme à l'étui*, *Bièlikov*, ce professeur de grec ancien qui peut sortir de chez lui seulement s'il est enveloppé de la tête au pied, montre, canif et autres accessoires compris. C'est toute l'organisation de sa vie qui est encadrée au quart de tour pour éviter qu'il se passe quelque chose. La rationalité, l'intellectualisme à outrance, sont aussi des formes de rigidité. Guillaume Asselin le démontre en analysant le Roquetin de Jean-Paul Sartre, personnage clé de *La nausée*, homme enfermé dans sa tête, pensant le monde pour éviter d'y toucher, préférant discourir derrière les vitres d'un café au lieu de voir le réel.

Le chapitre «Le for intérieur» plonge le lecteur dans le mysticisme et la psychanalyse en offrant une rencontre avec Thérèse d'Avila à travers ses écrits. Du bunker au château fort, du château fort au for intérieur, il n'y a pas grandes différences, sauf que la logique du bunker s'inverse. Il ne s'agit plus ici de se protéger de l'extérieur, mais d'atteindre le plus grand oubli possible de soi

jusqu'à l'extase. En effet, si l'homme du bunker, très attaché à lui-même, s'inquiète de sa personne au risque de vivre comme un mort, la sainte, elle, recherche le détachement parfait au risque de mourir à elle-même dans l'extase bien loin de «l'étroit de sa vie»! Plus de défiance vis-à-vis de l'extérieur, mais un acharnement à armer la volonté, à forger l'âme. Heureux rapprochements de l'essayiste entre «s'abandonner à la volonté divine» et «céder l'initiative à l'inconscient comme à une intelligence supérieure [...] chargée de nous initier à cette ampleur que nous sommes sans le savoir» (p. 225). Pour surmonter la peur qui conduit au bunker, il faut descendre jusqu'au noyau dont elle origine, s'engager corps et âme en suivant la vie là où elle nous mène telle qu'elle est dans l'instant, en s'ouvrant à l'expérience, à la nouveauté, à l'inconnu donc! C'est la porte de sortie offerte par l'essayiste.

Bunker L'archipel de la peur, est une invitation «à renverser les clôtures, ouvrir les portes, briser la toiture, faire circuler l'air afin que l'humanité se souvienne à nouveau de l'ouvert» (p. 11). C'est également une invitation à revisiter la littérature. ❖



Des inconnus

suite de la page 11

Les encagoulés vont rapidement se canadianiser: les politiques d'immigration WASP n'ont pas laissé passer beaucoup de noirs, alors il faudra bien trouver des victimes de substitution. Les orangistes ne tarderont pas à désigner les papistes et très rapidement les convergences se feront avec une évidence assez forte pour donner au Klan 25 000 membres et une force de frappe pour faire la chasse dans tous les domaines de la vie communautaires, tantôt avec simple grossièreté, le plus souvent avec une effronterie et une violence pas toujours seulement symbolique. Le mouvement conservateur canadien trouve dans cette convergence sa matrice puissante et féconde. Non pas omnipotente, mais assez forte pour contrebalancer les tensions sociales qui vont faire naître le socialisme agraire et l'ancêtre du NPD. Les politiques audacieuses du CCF ne franchiront pas les lignes dressées par les puissances d'éradication du français et les lois scolaires iniques, les règlements municipaux et autres conventions de la vie communautaires resteront plus ou moins ouvertement ségrégationnistes.

Des inconnus sous mon toit reste très certainement un effort d'honnêteté intellectuelle et tout au long de ses pages Candace Savage regarde la vie des Blondin telle qu'elle a été possible dans ces terres hostiles. Elle découvre ce que signifie la survivance et les

divers portraits qu'elle livre ne manquent pas d'être touchants. Il n'y a pas de sensiblerie même si pointe parfois une certaine condescendance que lui dicte sa grille d'interprétation. En effet, l'histoire laide qu'elle découvre est à ses yeux celle de l'intolérance. C'est une suite d'épisodes honteux devant lesquels elle ne détourne pas les yeux, mais dont elle ne parvient pas à saisir les effets structurels.

Dès lors qu'il est question de lois et d'institutions, ce n'est plus seulement d'intolérance qu'il s'agit, mais bien d'oblitération, de construction d'un régime, de déploiement d'une logique constitutive. Le Canada orangiste et nostalgique de l'Empire qu'elle découvre, on la sent contente de l'avoir vu se faire battre en brèche par le multiculturalisme. C'est son pays, après tout:

Ce n'est pas un palais rempli de merveilles; en fait, c'est une bicoque délabrée, qui a besoin de beaucoup d'amour. [...] Et il est bon, si bon de s'asseoir ensemble et de partager nos expériences. Les histoires sont des choses vivantes. Elles transcendent les frontières et les divisions; elles cherchent un terrain d'entente. Dans notre maison d'histoires, il y a de la place pour tout le monde (p. 243).

Une fin édifiante pour un récit assez convaincant pour faire voir que cette histoire laisse le Québec et les Canadiens français dans une maison de renoncement. ❖